

CHRONIQUES GIDIENNES

MAITRES LIVRES DE NOTRE TEMPS
de Daniel MOUTOTE (Corti, 1988, 250 p., 140 F.)

par Pierre MASSON

On a accoutumé, pour envisager l'évolution du roman au XX^e siècle, de parler de crise. Sans doute est-ce faire du roman réaliste, que Balzac et Flaubert portèrent à sa perfection, un sommet, par rapport auquel il ne peut y avoir ensuite que décadence ou décomposition. Daniel Moutote, pour sa part, a une façon beaucoup plus positive et tonique de considérer cette question. Assez lucide pour ne pas se laisser abuser par le triomphalisme de certains novateurs contemporains, il se refuse tout autant à prolonger la nostalgie de la narration balzacienne, et sait alors repérer les fils d'Ariane que notre littérature déroule inlassablement et qui, de Mallarmé à Claude Simon, explorent le même labyrinthe.

Son idée maîtresse, qui donne son unité à ce livre à facettes multiples, est qu'il existe deux formes fondamentales du livre, et qu'après la prédominance de l'une d'elle, notre siècle a restauré l'autre comme plus adapté à l'étude de l'être vivant et pensant :

Ces deux conceptions d'un livre qui se déroule et d'un livre qui se feuillette sont anciennes. Le livre qui se déroule ou « volumen » a pour type la Bible, qui déroule l'histoire du peuple hébreu et que l'officiant déroule devant le peuple de Dieu. Le livre qu'on feuillette est cet empilement de tablettes qu'on voit sur une fresque d'Herculanum conservée au musée de Naples (...). Cet empilement de notes en un registre se nomme un « codex ».

Du roman du signifié, qui raconte chronologiquement une histoire, on passerait au roman du signifiant, qui propose sa matière à l'esprit critique du lecteur au lieu de lui imposer son récit, et le transforme ainsi en donateur du sens. C'est Mallarmé qui engagea cette révolution copernicienne, en rêvant d'un Livre idéal pour lequel il accumula des notes jusqu'à sa mort et qui devait, selon son projet, conférer au lecteur la même liberté opératoire que devant un recueil de poèmes, manipulable selon d'infinies combinaisons.

A partir de là, la forme moderne du codex s'impose progressivement, d'abord hybride, ménageant encore la linéarité du volumen au service d'une recherche, celle de l'œuvre elle-même, comme on le voit chez Proust et Gide ; s'épurant plus tard avec le Nouveau Roman, pour qui le recours à un opérateur interne (Edouard dans les *Faux-Monnayeurs*, le narrateur de la *Recherche*) n'est plus nécessaire, le lecteur étant pris en compte directement (on se souvient du « vous » de *La Modification*).

« C'est ainsi que sont nés trois grands livres du XX^e siècle : les *Cahiers* de Valéry, recueil de moments poétiques de pensée, le *Journal* de Gide, recueil de moments poétiques de l'existence, et *A la recherche du temps perdu*, recueil de moments poétiques d'une rêverie d'artiste. »

On a ainsi droit à des pages particulièrement éclairantes sur Proust dont l'œuvre, décrite comme la synthèse parfaite du volumen et du codex, « fonctionne » sous nos yeux comme rarement dans les études consacrées à cet auteur. Livre sur le temps, la *Recherche* déroule le film d'une époque, le cinéma intérieur des êtres et l'effort de l'auteur pour les dire. Livre sur lui-même, il est « un commentaire de l'histoire qu'il raconte ».

Les *Cahiers* de Valéry, en revanche, se rapprochent davantage du codex idéal rêvé par Mallarmé, faisant passer la poésie de son statut esthétique à son statut scientifique, composant par avance « un authentique chef-d'œuvre de la littérature la plus moderne de la seconde moitié du XX^e siècle », comme l'indique Daniel Moutote en une boutade révélatrice.

Mais c'est bien sûr l'œuvre de Gide qui se taille ici la part du lion, la prédilection du critique trouvant sa justification dans la démonstration qu'il ordonne autour et à partir d'elle. Le livre idéal, avec Gide, prend la forme du journal, d'abord instrument d'élaboration de l'œuvre, le journal étant le lieu où « s'exprime l'état intérieur de l'auteur posant pour son personnage ». Partant de l'analyse des *Faux-Monnayeurs*, récit habité et

cerné par l'écriture journalière (en son centre, celle d'Edouard ; à sa périphérie, celle de Gide), Daniel Moutote parvient à définir la fonction matricielle du journal en général : volumen où se déroule la vie spirituelle de l'auteur, il organise un flux homogène autour des éléments discontinus fournis par le vécu, l'observation, la culture :

Par le Journal le fait psychologique reçoit la sanction de l'écriture et accède à la généralité de l'existence littéraire. (...) Le Journal élabore idées et sentiments, tout le contenu poétique de l'œuvre, et suprême don : il devient l'œuvre. Il lui impose sa forme.

Est-ce à dire que, en retard sur son ami Valéry, Gide en est resté au stade du volumen ? En fait, son *Journal* est plus complexe ; il tient à la fois du volumen et du codex, comme nous le démontre un chapitre particulier (ch. 8), à nos yeux l'un des plus importants de ce livre :

— du côté du volumen, il y a le déroulement daté du temps écoulé, la notation des anniversaires, l'observation des progrès d'une vie conçue comme l'acquisition méthodique de sensations et de connaissances ; attente du lendemain, de l'amour, de Dieu ou de l'œuvre à venir.

— du côté du codex, il faut retenir cette idée essentielle : le *Journal* n'était pas un codex, il l'est devenu. D'abord conçu comme une succession de cahiers déterminés par leur relation à l'œuvre en cours, il change d'orientation à partir du moment où, publié dans la NRF, puis dans les Œuvres complètes, enfin dans la Pléiade, il devient, dans le projet même de son auteur, une œuvre littéraire. De cette façon, équipé de sa table annuelle et de son index, il « émerge de la pensée gidienne en sa nature de codex ou catalogue de fiches ». Il devient répertoire des êtres mémorables rencontrés durant l'existence de son auteur, comme des grands thèmes de réflexion qui l'ont habité : religion, morale, politique, psychologie, littérature, musique, etc.

Concluant la partie centrale de son étude, Daniel Moutote se trouve ainsi en mesure de poser un important jalon de l'histoire littéraire : grâce à Proust, Valéry et Gide, « l'Orphée moderne retrouve sa vocation légendaire qui est d'éclairer les secrets de l'existence, selon le projet de Mallarmé. »

A partir de quoi l'évocation du Nouveau Roman, déjà justifiée dans les prémisses, peut se faire naturellement, comme le prolongement de l'organisation critique et libératrice conçue au début du siècle. On trouve ainsi de pertinentes analyses qui

démontrent cette continuité, tout en apportant une clarté inhabituelle à des œuvres réputées difficiles comme celles de Butor et de Simon.

Jetant d'inattendues passerelles entre les grands romanciers de ce siècle, Daniel Moutote se fait à la fois architecte et mécanicien, son livre étant l'archi-texte au sein duquel devient lisible l'évolution de la création littéraire, mais aussi le mode d'emploi qui permet de comprendre le fonctionnement interne de chaque œuvre. Ce faisant, il s'affirme, pour la critique contemporaine, comme un maître livre.